



**Renouveau du Discours
Religieux en Égypte,
au XXI^{ème} siècle, entre la Littérature
et le Cinéma, Exemple la Trilogie
Cinématographique de (Mawlāna,
Al-Dayf et Saḥib al-Maqam) ;
Approche Thématique.**

By

Inji Ahmed Salaheldin Abouelkheir

Département de langue et de littérature françaises et
d'interprétation,
Faculté des sciences humaines, Université d'Al-Azhar,
Branche des filles, Le Caire, Égypte.

تجديد الخطاب الديني في مصر في القرن الواحد والعشرين، ما بين الأدب
والسينما، تطبيقاً على الثلاثية السينمائية "مولانا والضيف وصاحب
المقام": دراسة موضوعية.

إنجي أحمد صلاح الدين أبو الخير

قسم اللغة الفرنسية وآدابها والترجمة الفورية، كلية الدراسات الإنسانية، جامعة
الأزهر، فرع البنات، القاهرة، جمهورية مصر العربية.

البريد الإلكتروني: Inji.Abouelkheir@azhar.edu.eg

الملخص:

في بلادنا مصر، في بعض الأحيان، تثير الأفلام السينمائية التي تتناول
مواضيع تخص الدين، إشكاليات اجتماعية وثقافية. وقبيل أحداث الربيع
العربي، حيث كان الرئيس الأسبق مبارك على رأس الدولة، قام إبراهيم عيسى
بكتابة روايته "مولانا" في عام ٢٠٠٩، والتي لم تنشر إلا في ٢٠١٢. عقب
ذلك تم تحويل تلك الرواية إلى فيلم يحمل نفس العنوان "مولانا" وأعقبه فيلمان
آخران لنفس الكاتب، هما الضيف وصاحب المقام، حيث الخطاب الديني هو
السؤال الأهم الذي تطرحه تلك الأفلام جميعاً. يتناول بحثنا هذا كيف للسينما
المصرية المعاصرة أن تساهم في حركة تجديد الخطاب الديني إذ تتعالى
أصوات الشعب والدولة في الأونة الأخيرة مطالبةً به. وبالرجوع إلى نظريات
الصورة الأدبية الإيماجولوجيا وتطبيقها على شخصيات الأفلام الثلاثة
الرئيسية، ندرس صورة رجل دين ورجل الفكر ورجل الأعمال في تلك الأفلام
الثلاثة تباعاً. وبغية أن ننسج صورة مصغرة عن المجتمع المصري في مطلع
القرن الواحد والعشرين كما يراها الكاتب، نتسع دراستنا إلى الشخصيات
المحيطة بأبطال القصص الثلاث لتشمل زوجات الأبطال وأبنائهم. وبتسليط
الضوء على جميع تلك الشخصيات، توصلت الدراسة إلى أهم الأفكار التي
يطرحها الكاتب في صورة أدبية وفنية من أجل تجديد الخطاب الديني وتطويره
في مصر، والتي تكررت في أفلامه الثلاثة، وتأتي على رأسها حق حرية الفكر
والتعبير، وكل ذلك بما لا يتعارض مع جوهر الهوية المصرية.
الكلمات المفتاحية: الخطاب الديني- الهوية المصرية- السينما المعاصرة-
حرية الفكر- الإيماجولوجيا- الصورة الأدبية.

The Renewal of Religious Discourse in Egypt in Twenty-First Century Literature and Cinema, Applied to the Cinematic Trilogy “*Mawlana*”, “*The Guest*”, and “*The Owner of the Maqam*”: An Objective Approach.

Inji Ahmed Salah-eldin Abouelkheir

Department of French Language, Literature and Interpretation, Faculty of Humanities, Al-Azhar University, Girls Branch, Cairo, Egypt.

Email: Inji.Abouelkheir@azhar.edu.eg

Abstract:

In Egypt, films that deal with issues related to religion sometimes tackle social and cultural problems. In 2009, before the events of the Arab Spring of 2011, when former President Mubarak was head of state, Ibrahim Issa wrote his novel "Mawlana", which was published in 2012. Later, the novel was turned into a movie with the same title, and was followed by two other films by the same writer, "The Guest", and "The Owner of the Maqam". Religious discourse is the most important topic in all three films. This research shows how contemporary Egyptian cinema can contribute to the renewal of religious discourse – a topic which has recently been raised by the Egyptian people and state. By applying the theories of literary image and imagology to the three main characters of the films, we study the portrayal of a sheikh, a thinker, and a businessman. In order to paint a picture of Egyptian society at the beginning of the twenty-first century, as seen by the writer, we also study the personalities of the wives and children of the three heroes. By shedding light on all these personalities, the study discusses the writer's most important ideas which were presented in a literary and artistic way, and their ability to renew and develop religious discourse in Egypt. The writer's main ideas are repeated in all three films. He also touches on topics inspired by the Arab Spring, such as the freedom of thought and expression, in a way that aligns with the essence of Egyptian identity.

Keywords: religious discourse - Egyptian identity - contemporary cinema - freedom of thought - imagology - literary image.

Renouvellement du Discours Religieux en Égypte, au XXIème siècle, entre la Littérature et le Cinéma, Exemple la Trilogie Cinématographique de (*Mawlāna, Al-Dayf et Saḥib al-Maqam*) ; Approche Thématique.

Inji Ahmed Salaheldin Abouelkheir

Département de langue et de littérature françaises et d'interprétation, Faculté des sciences humaines, Université d'Al-Azhar, Branche des filles, Le Caire, Égypte.

Courriel électronique : Inji.Abouelkheir@azhar.edu.eg

En Égypte, les films cinématographiques portant sur des sujets religieux suscitent, parfois, des polémiques socioculturelles. Juste avant la vague du Printemps arabe, alors que Moubarak était encore en tête du pouvoir, I. Issa rédigea son roman intitulé *Mawlāna* en 2009. Le discours religieux constituant la toile de fond du film, portant le même titre, sera suivi par deux autres films ultérieurs *Al-Dayf et Saḥib al-Maqam*. Cet article cherche à montrer comment le cinéma égyptien contemporain peut contribuer au renouvellement du discours religieux - un sujet qui a récemment été soulevé par le peuple et l'État égyptiens. En appliquant les théories de l'image littéraire et notamment l'imagologie, aux trois personnages principaux des films, nous étudions le portrait d'un cheikh, celui d'un penseur et d'un homme d'affaires. Afin de brosser un tableau de la société égyptienne du début du XXIe siècle, vu par l'écrivain, nous étudions en outre les images des personnages secondaires tels les épouses et les enfants des trois héros. En jetant la lumière sur tous ces personnages, l'étude aborde les idées les plus importantes de l'écrivain qui ont été présentées de manière littéraire et artistique, aussi bien que leur capacité à renouveler et à développer le discours religieux en Égypte. Les idées principales de l'écrivain, répétées dans les trois films, sont inspirées par le printemps arabe, surtout la liberté de pensée et d'expression, et cristallisent l'essence de l'identité égyptienne.

Mots-clés : discours religieux - identité égyptienne - cinéma contemporain - liberté de pensée - imagologie - image littéraire.

Le renouvellement du discours religieux en Égypte, au XXIème siècle, entre la littérature et le cinéma : exemple la trilogie cinématographique (*Mawlāna*, *Al-Dayf* et *Sahib al-Maqam*) : approche thématique.¹

Introduction :

En Égypte, les films cinématographiques portant sur des sujets religieux suscitent, parfois, des polémiques socioculturelles. Juste avant la vague du Printemps arabe, alors que Moubarak était encore en tête du pouvoir, I. Issa rédigea son roman intitulé *Mawlāna* en 2009.² Le discours religieux constituant la toile de fond du film, portant le même titre "*Mawlāna*" (réalisé par Magdy Mohamed Ali, 2016), sera suivi par deux autres films ultérieurs, "*Al-Dayf*" (réalisé par Hady al-Bagoury, 2018) et "*Sahib al-Maqam*" (réalisé par Mohamed Gamal al-Adl, 2020). Par ailleurs, comment l'écrivain projette-t-il la religion en direct sur l'écran du cinéma ?

Dans notre recherche, nous étudions comment le cinéma égyptien moderne reflète cette question d'ordre intellectuel, social et religieux ; et nous nous demandons si

¹ Concernant les noms propres et les titres des ouvrages traduits, nous les avons translittérés selon le système de translittération utilisé par la Revue d'Études arabes Arabica.

La plupart des citations tirées des films étudiés, dans cette recherche, sont des traductions personnelles.

² A la dernière page de son roman, publié en 2012, en dessous du mot « la fin », Ibrahim Issa indique deux dates : 1 avril 2009 et 6 mars 2012. Ceci permet de faire la différence entre la date de la rédaction et celle de la publication, ce qui nous conduit à l'examen du contexte socio-historique de la production artistique.

le cinéma sera vraiment capable de participer au renouvellement du discours religieux.

Le titre de notre étude dévoile la problématique : renouveler le discours religieux à travers trois films successifs d'un même auteur dont le premier représente une adaptation d'un roman portant le même intitulé *Mawlāna*.

En examinant quelques agencements imagotypiques de l'Égypte du XXI^{ème} siècle, nous exposons les grandes lignes des deux courants moderniste et traditionaliste, en conflit. Dans les films choisis, les partisans des deux camps se trouvent impliqués dans ce débat religieux reproduit par Issa à travers ses personnages : Le savant religieux (*Mawlāna*), l'écrivain-penseur (*al-Dayf*), l'homme d'affaire inquiet (*Saḥib El-Maqam*), nous trouvons dans leurs histoires une série d'images qui décrivent quelques aspects socio-culturels de la société égyptienne au début du XXI^{ème} siècle. Dès lors, les théories portant sur l'imagologie occupent le centre de notre axe méthodique. Cette typologie des personnages du microcosme de la société égyptienne sera complétée par d'autres personnages secondaires comme la femme (en tant que symbole de la famille) ou aussi l'enfant (symbole de l'avenir).

Le rôle d'Al-Azhar dans la société égyptienne :

Entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle, la conscience de l'identité égyptienne est valorisée grâce au rôle joué par les ulémas (cheikhs/savants) d'Al-Azhar face au colonisateur français ou anglais. Dans le dialecte égyptien, tout cheikh ou savant religieux est surnommé « Mawlāna », qui veut dire « seigneur ou maître ». La grande Histoire de la lutte égyptienne en vue de l'indépendance du territoire

fut guidée, sinon bénie, par les hommes de religion, ou au moins déclenchée par le chef d'Etat sur le minbar de cette majestueuse mosquée d'Al-Azhar.

À l'époque de Nasser, la religion pénétra officiellement le monde des médias, en Égypte, pour la première fois, par le biais de la station radio *Ida'at al-Qor'aan al-Karim*. Luttant contre la propagation de versions imprimées du Coran comportant des erreurs flagrantes, l'Etat nassérien décida d'inaugurer une station radio chargée de diffuser la récitation coranique authentifiée par les grands cheikhs égyptiens, reconnus par Al-Azhar. Quant à l'époque de Sadat, elle a été marquée par le programme télévisé de cheikh al-Shaârawy, élaborant une exégèse des sens coraniques et qui continuera jusqu'au décès du feu cheikh (1998) à l'époque de Moubarak.

Vers la fin du XXème siècle, une mutation brusque sera imposée par les idées religieuses importées des pays du Golf Arabe et propagées par certains ulémas égyptiens depuis les années 1970. En plus, l'intervention militaire des Etats-Unis et de l'Angleterre au Moyen-Orient, notamment la guerre froide en Afghanistan, puis en Irak, ressuscite les anciennes haines.

Depuis son instauration, Al-Azhar en tant que la plus grande mosquée-université islamo-arabe, était la seule source de fatwas (avis religieux) ou la seule référence crédible. Au tournant du XXIème siècle, le rôle religieux des cheikhs dans la vie socio-politique des Égyptiens serait controversé, notamment avec l'apparition d'une catégorie de cheikhs des médias qui ne sont pas nécessairement reconnus par la grande mosquée-université d'Al-Azhar. Par ailleurs, ces derniers arrivent à intervenir dans la vie sociale

des Egyptiens, en particulier durant les événements politiques de 2011. Depuis quelques décennies maintenant, dû à ces prédicateurs formés en dehors de l'institution antique d'Al-Azhar, le discours religieux en Egypte a perdu son vrai sens. Aujourd'hui, afin de retrouver sa place dans une société perturbée par les soi-disant cheikhs des satellites, Al-Azhar lutte pour résoudre les problèmes sociaux résultant de ce chaos de fatwas.

Résumé des trois films :

Dans *Mawlāna*, Ibrahim Issa s'attaque au phénomène toujours controversé des « cheikhs des chaînes satellites ». Le film dévoile les différentes catégories de cheikhs, les relations discrètes engageant les Religieux des médias à la politique et/ou au monde des affaires. Par ici, l'auteur introduit son spectateur dans un labyrinthe d'alliances secrètes entre les pouvoirs politique, financier et médiatique en Égypte du début du XXIème siècle.

L'histoire du film raconte l'apparition impressionnante du jeune cheikh Ḥatem al-Shinnāwī, personnage principal joué par Amr Saād, aussi vite qu'une étoile filante, depuis son minbar à la mosquée du Sultan Hassan en tant qu'un petit imam, employé au ministère des *Waqfs*. Par coup de chance, Ḥatem réussit à accéder aux chaînes satellites les plus suivies par les peuples égyptien et/ou arabe. Grâce à son langage facile, ses idées simplifiées, surtout son humour habile et son discours intelligent évitant les polémiques, et par la suite, n'irritant personne, il fut suivi par toutes les classes sociales. Un jour, il fut invité par le fils du président, Galal (qui rappelle le nom de Gamal, fils de Moubarak) pour lui régler un souci familial. Il s'agit de Ḥasan, le beau-frère de Galal, qui s'est

converti au christianisme, ébranlant ainsi les plans de Galal qui aspirait à succéder son père au pouvoir. Grâce à ce raccourci, l'auteur noue la religion avec le pouvoir et les médias. A travers la voix de Mawlāna, Ibrahim Issa se permet d'exposer ses propos relatifs au renouvellement du discours religieux. Cependant, il tient fermement à mentionner les sources et les références des textes religieux mentionnés par son personnage, pour accréditer le socle religieux sur lequel il fonde ses opinions.

"بص يا واد يا أبو علي، المسيحية يوم ما خرجت من بيت لحم بقت سياسة، والإسلام ليلة ما مات النبي محمد بقى سياسة، والأهبل زي حضرتك هو الذي نضحك عليه نحن رجال الدين في الدينين، ونوهمه بأن الموضوع في الدين، لكن القصة كلها سياسة يا عزيزي"³. (ص ١٦٤)

« Regarde mon jeune Abou-Ali, depuis que le christianisme a franchi les frontières de Bethléem, il est devenu plutôt l'objet de la politique. Pareil pour l'islam, depuis le décès de Mohamed il est devenu une politique. Un naïf comme vous serait dupé par nous, hommes des deux religions, pour penser qu'il s'agit de la religion, mais en fait il ne s'agit que de la politique, chéri ».

Dans *Al-Dayf* (L'invité), au premier cadre du film, même avant le titre, un penseur-écrivain se présente au caméra, Docteur Yehia Hussein al-Tigani (joué par Khaled al-Sawi), en annonçant son échec total à rénover les idées de la société, après une douzaine de livres et d'encyclopédies publiés et des dizaines de discours et de conférences universitaires prononcées pendant trente ans d'effort intellectuel déployé pour réformer la mentalité égyptienne (donc, ce personnage principal a presque le

³ Ibrahim Issa : *Mawlana*, le Caire, éd. El-Karma lil-Našr wal-Tawzi'e, 2014, p. 164.

même âge de l'auteur). Le héros vient de subir une accusation de blasphème des religions pour avoir critiqué la littérature d'Al-Bukhari ; en même temps il serait sous la protection d'un service de garde assuré par la police égyptienne vu les menaces d'assassinat qu'il reçoit.⁴ Rappelons-nous qu'aucun penseur ne doit risquer sa vie à cause de son opinion ; que cette opinion soit bonne ou erronée. N'oublions pas les conséquences d'une telle accusation sur plusieurs penseurs égyptiens en différentes époques, depuis Farag Fouda, Nasr Hamed Abou-Zeid, sans oublier Taha Hussein et Naguib Mahfouz.

L'histoire de ce film, *Al-Dayf*, tourne autour d'une invitation au dîner adressée par la fille de Dr. Yehia (Farida, joué par Gamila Reda) à son collègue (Usama, joué par Ahmed Malek). Les deux jeunes gens sont des chercheurs-doctorants à l'université américaine du Caire, de spécialisations différentes. On comprend que cet invité vient pour demander la main de Farida en mariage, après une courte durée de connaissance à l'université. Au cours de ce dîner, une discussion provocante se déroule entre les parents et l'invité, évoquant des grandes problématiques religieuses : La liberté de pensée et de l'expression, l'héritage scientifique d'Al-Bukhari, les apparences

⁴ Nous soulignons qu'en réalité, le fils d'Ibrahim Issa s'appelle Yehia et que cet écrivain-penseur était, lui-même, acquitté en 2016 de l'accusation du blasphème. Durant les années 1990, après avoir reçu plusieurs menaces de mort envoyées par des fanatiques, en réaction à ses opinions exprimées dans ses articles et ses publications, Ibrahim Issa a bénéficié d'un service de garde recruté par la police égyptienne ; tout comme son personnage principal Dr. Yehia. Pour toutes ces raisons, nous estimons que l'auteur annonce sa présence derrière la silhouette de son personnage principal.

religieuses trompeuses, le mariage d'un musulman avec une chrétienne, etc.

Dans *Saheb el-Maqam* (2019), encore une fois, Ibrahim Issa donne à son personnage principal le nom de son fils, Yehia. En réaction à une crise sanitaire incompréhensible attaquant sa femme, le jeune homme d'affaire Yehia (joué par Asser Yassine) matérialiste, au cœur de pierre, ferait ses premiers pas vers le monde soufi des bien-aimés d'Allah (dits en arabe *awliaa*) et serait guidé par une femme sainte, Sett-Roh (jouée par Yosra) pour réussir à cette épreuve. Lui qui ne croyait jamais ni aux spiritualités, ni aux faveurs des bien-aimés d'Allah, il commence à solliciter la miséricorde d'Allah en visitant les mosquées soufies. Auprès de l'imam aš-Šafé'i, un vieil homme reconnaît Yehia (Moħsine Moħyiddine). Ce dernier voyait Yehia tenant la main de son père, alors qu'il était enfant, rendant visite à l'imam aš-Šafé'i. Après avoir écouté de Yehia l'histoire de la maladie de sa femme, le vieillard lui fait passer quelques lettres. Celles-ci sont envoyées par les visiteurs de la mosquée, à l'imam aš-Šafé'i, sollicitant son intercession auprès de Dieu pour résoudre leurs problèmes. Il lui propose alors de pourvoir aux besoins de ces inquiétés, dans l'espoir que Dieu lui exauce ses vœux et guérisse sa femme.

A chaque fois qu'il réussit à résoudre le problème d'un inconnu, Yehia voit la silhouette de la femme sainte, Sett-Roh, lui faisant un signe d'encouragement. Il comprend ainsi qu'il est sur la bonne voie et qu'il n'a qu'à continuer. Après un certain nombre de cas résolus, la femme de Yehia sort du coma et revient à la vie. Enfin, en secourant les gens en crise, le jeune homme d'affaires, riche et matérialiste, retrouve sa voie vers Dieu. Il ne reste

à dire que les événements du film sont déclenchés par la décision de Yehia de démolir un mausolée préexistant sur le chantier de construction de son nouveau projet de quartier luxueux, dit en anglais « compound ». Dès lors, sa femme tombe malade et sa vie ne serait plus la même.

Les stéréotypes principaux : un cheikh, un penseur et un homme d'affaire.

« Un stéréotype a donc la fonction [...] d'affirmer ou plutôt de confirmer des propositions paraissant évidentes aux yeux de la communauté. Ce maniement relève alors de la norme d'usage et ne nécessite pas forcément une explication [...]; l'explication peut rester allusive puisqu'elle est inscrite dans l'usage collectif », dit P. Fournier⁵.

Il s'agit donc d'une certaine généralisation, parfois abusive, parfois péjorative. Nous tournons, dans ce contexte, autour du stéréotype du « cheikh », représentant de la religion, dans la société égyptienne. Nous nous focalisons sur cette opinion formulée à l'égard de l'image du « représentant de la religion » qui s'est généralisée au cours des trois films.

Dans *Mawlāna*, l'auteur représente un exemple d'un homme de religion azharien, jeune, venant de la petite classe sociale dévorée par la pauvreté. Une fois qu'il réussit à quitter cette classe, grâce à ses programmes diffusés sur

⁵ Phi Nga Fournier (2010). « La stéréotypie, un avatar de communication incontournable dans l'enseignement - apprentissage dans une langue-culture étrangère. Essai de mise au point conceptuelle. Synergies Pays riverains du Mékong, no.2, pp. 47-65, mis en ligne le 25 janvier 2011.

les chaînes satellites, il refuse à tout prix de retourner à son niveau social d'origine. Par la suite, il devient l'esclave de « la lampe rouge de la caméra »⁶ et il l'admet. En fait, Ḥatem est lucidement conscient de la différence entre un cheikh d'al-Azhar qui vise l'essence de la religion, interprète et analyse scientifiquement les théories controversées et un cheikh de télévision qui jongle pour plaire « aux téléspectateurs, aux producteurs, aux annonceurs publicitaires et enfin à Allah, si le cas le lui permet ! »⁷.

L'auteur explore cette image d'homme de religion musulman en le comparant à plusieurs exemples de « cheikhs ». Au modèle du cheikh des médias, I. Issa oppose le modèle du « cheikh de l'Etat », Fathi, (joué par Ahmed Rateb). Il s'agit d'un cheikh, savant, diplômé officiellement à l'université Al-Azhar, qui réussit à gagner la confiance des Autorités, mais qui est néanmoins tombé dans le piège des médias en répondant honnêtement à des questions épineuses. Cet incident a jeté le cheikh Fathi dans l'embarras, soit il nie un incident cité dans le recueil d'Al-Bukhari, soit il choque l'auditoire et risque sa promotion pour un poste religieux éminent. En privilégiant l'intégrité scientifique, il a manqué au siège du grand mufti de l'Égypte. Avant cet incident, Cheikh Fathi donnait le meilleur exemple du savant submergé par les sciences religieuses, armé d'un discours riche et neutre, n'irritant ni les savants, ni les communs, ni l'Etat, connaissant par cœur la littérature sacrée, outre ses apparences respectueuses couronnées par la *jebba* et le *caftan* d'Al-Azhar ; un vrai cheikh enturbanné. Sa chaire n'a aucunement été secouée

⁶Ibrahim Issa : *Mawlana*, op. cit., p. 15

⁷ Ibid.

par l'apparition d'une nouvelle génération de prédicateurs, qui ne sont pas diplômés d'Al-Azhar. Leurs tenues européennes, leurs discours vidés des vraies connaissances, limités aux simples anecdotes historiques et aux leçons de vie, ont introduit le discours religieux au monde des adolescents, des femmes de foyers, des petites gens. Ils offrent un discours religieux tout fait, prêt-à-penser, à un public consommateur ciblé par les propriétaires des chaînes satellites. Les programmes religieux passent ainsi de la télévision officielle de l'Etat vers les chaînes satellites. Cette catégorie ne présente aucune menace au trône du cheikh vénéré Fathi, mais le vrai danger vient de Hatem al-Shinnawi qui combine les vraies connaissances d'un cheikh azharien au discours fascinant de la nouvelle génération de jeunes prédicateurs.

L'image traditionnelle du représentant de la religion est totalement absente dans *Al-Dayf*. Le héros est un écrivain-penseur, armé des sciences humaines et religieuses et surtout de l'éloquence, la logique et la raison. Le personnage principal, Dr. Yehia al-Tigani affronte l'Etat, l'Opinion publique, même son entourage par sa pensée. Il ne quitte son domicile durant tout le film que pour apprendre le verdict relatif à son accusation de blasphème. Sa critique de la littérature d'al-Bukhari a engendré la colère de certains intellectuels (intentant l'accusation de blasphème), de l'Etat (représenté par l'agent de police responsable de sa protection, joué par Mohamed Mamdouh) et des communs (représentés par ses garde-corps Salih et Gouda, aussi son employée domestique Fathiya).

La question du discours religieux se présente avec l'apparition de chaque personnage entraînant ainsi un

dialogue dense. A la cuisine, la femme de Dr. Yehia (Mimi ou Maryline, jouée par Chérine Réda) raconte à la femme de ménage la raison pour laquelle son mari a été condamné (la critique de Bukhari). Au jardin, les garde-corps (Gouda et Salih) posent la même question à Yehia « Méprisez-vous la religion ? ». Le dialogue entre le père et sa fille Farida suscite quelques avis de l'école salafiste. Dès l'arrivée de l'invité, Usama, la tension du dialogue s'intensifie.

En se présentant, Usama laisse comprendre qu'il vient de la classe sociale moyenne. Il reçoit son doctorat en polytechnique aux Etats-Unis et revient en Égypte pour enseigner à l'université américaine du Caire. Au dîner, on comprend que le couple, Yehia et Mimi, avait fait connaissance, dans un club d'élites cairote, au cours d'un colloque culturel représentant les idées de Yehia évoquées dans son dernier livre publié. Il s'agit d'une histoire d'amour couronnée par un mariage. En réponse, Usama déclare : « J'aime Farida pour Dieu » (بحب فريدة في الله). Cette expression « salafiste romantique mystérieuse », selon l'expression du personnage principal, entraîne la question du sacerdoce (الكهنوت).

- العلماء شرحوا الكلمة دي.
- علماء إيه بقه؟ كيميا؟ فزيا؟
- علماء الدين!
- مشايخ... مشايخ. شيوخ. مش كل شيخ عالم. أصل "عالم" دي، كلمة كبيرة وركبة، مش حاجة مجانية كدة!
- أبوة يا دكتور، إنما ربنا قال إيه؟ "اسألوا أهل الذكر إن كنتم لا تعلمون".
- صح! قال "أهل الذكر"، مقلش رجال الدين. أهل الذكر، ده كل واحد في مكانه.

« Les savants ont expliqué cette expression.

- Quel genre de savants, savants en chimie, en physique ?
- Les savants religieux !
- Des cheikhs... tu veux dire des cheikhs. Être cheikh ne signifie guère être un savant. Le « savant » est un terme de grande valeur, un terme complexe, ce titre n'est pas gratuit !
- C'est vrai Docteur, mais Dieu dit : « Demandez donc aux gens du rappel si vous ne savez pas ».
- Correct ! Il dit « aux gens du rappel », non pas aux hommes de la religion. Les gens du rappel, c'est chacun d'entre nous dans son domaine de spécialisation.»

Dès lors, l'auteur secoue l'image du « représentant de la religion » témoigné dans le premier film, *Mawlāna*. Au cours d'*Al-Dayf*, lorsque l'action déclenche toute une discussion religieuse qui ne se termine que par un attentat d'assassinat, c'est un écrivain-penseur qui se chargera de la défense de l'esprit ouvert et équilibré de la pensée religieuse.

L'image de l'homme de religion ou même celle du penseur, dans le troisième film, *Sahib Al-Maqam*, est trop floue, voire transparente. Nous constatons la présence du vieil homme pieux dans la mosquée de l'imam Aš-Šafi'ī qui tient de loin les fils de l'action, la silhouette de la femme pieuse jouant le rôle du guide spirituel de Yeħia, et au fond de la toile, l'imam Aš-Šafé'i lui-même. Pas de discours théorique, ni de leçon religieuse comme c'était le cas dans les deux autres films. Les actes de bonté et les petites histoires secondaires, par lesquelles le héros sauve des gens qui lui sont inconnus, sont mis en relief.

Hanadi (ou Farida Seif-el-Nasr) est une vieille femme âgée qui était dans le passé une fille de joie. Yehia lit sa lettre adressée à l'imam et décide de lui rendre visite. En ouvrant sa porte de maison, Yehia se présente en disant qu'il vient de la part de l'imam Aš-Šafé'i. Aussitôt, les vieux traits du visage de la vieille se détendent, elle sourit et répond par une seule phrase : « Dieu merci, Dieu merci ! » et elle meurt à l'instant. Elle n'attendait qu'un signe divin pour lui confirmer que son repentir fut accepté. Abdel-Hamid (ou Ibrahim Nasr), un pauvre vieillard, reprend sa vie en main lorsque Yehia réussit, après un grand effort, de lui retrouver son fils perdu au cours d'une immigration échouée, dans un vieux bateau. Yehia ne trouvait aucun indice de la présence du fils. Seule la foi du père tourmenté l'a initié à la recherche désespérée. Il en est de même pour le jeune homme égyptien, d'un niveau social modeste, rongé par la drogue qui avait adressé sa plainte à l'imam Aš-Šafé'i, mais au nom de sa femme. Étant drogué, il est conscient qu'il ne mérite pas la miséricorde divine, à son avis. En découvrant que Yehia vient de la part de l'imam, il a repris conscience, est sorti au balcon en disant : « Moi ?! Moi, Seigneur ?! Tu m'as écouté, moi ? » (أنا؟! أنا؟! يا رب؟! سمعتني أنا؟! Plein de messages implicites reçus à chaque pas pris par le héros, sans discours théoriques ni de leçons directes. Le film n'a pas abordé la question du *tawassoul* d'un point de vue religieux, mais s'est concentré sur la modestie des personnages qui appartiennent à un niveau social humble de la société égyptienne, lesquels peuvent ignorer les avis religieux envers cette question d'intercession.

En traduisant le surnom « *Ṣaḥib El-Maqam* » soit par « le propriétaire du mausolée », soit par « son éminence,

son altesse », selon le contexte, on se demande de quelle éminence parle-t-on dans ce film ? S'agit-il de l'imam Aš-Šafé'i, du vieil homme à la mosquée ou de Yehia lui-même ? Ces questions rappellent la définition du stéréotype chez Josiane Boulad-Ayoub évoquant un certain « *processus de résistance à l'imposition du conformisme* »⁸ engendré par l'opération de stéréotypisation. Par ces trois films, Ibrahim Issa exprime son rejet de ce conformisme du stéréotype de l'homme de religion. Peut-être veut-il prévenir son audience des apparences parfois trompeuses du représentant de la religion qui ne doit nécessairement pas porter un *Caftan* et une *Jebba*, pour se faire croire.

Sur un autre plan, en cherchant la femme dans les trois films, nous trouvons trois modèles différents de l'épouse. Il va sans dire que le plus souvent, l'épouse dévoile une façade de la personnalité de son homme. Dans notre contexte, nous cherchons la femme pour compléter respectivement l'image des trois personnages principaux.

Dans le cadre d'un mariage conventionnel et traditionnel, Umayma, l'épouse de Mawlāna, observe l'évolution du caractère de son mari, depuis qu'il était un simple cheikh modeste à la mosquée du Sultan Hassan, petit employé modeste au ministère d'Al-Waqfs, devenant enfin un cheikh de médias. Bien qu'elle continue à suivre ses discours, elle ne se laisse pas tromper par ses paroles à la télévision, puisqu'une fois « la lumière rouge » de la caméra s'éteint, il fait le contraire de ce qu'il dit. Dorénavant, il n'est pour elle qu'un guichet automatique de banque. Présument que la foi soutient les fidèles en cas de

⁸Josiane Boulad-Ayoub, *Mimes et parades. L'activité symbolique dans la vie sociale*, L'Harmattan, Paris, 1995, p.304.

malheurs, Hatem a échoué à l'épreuve de la maladie de leur fils Omar. Lorsque leur enfant a perdu sa conscience et par conséquent sa mémoire, Umayma n'a pas trouvé son époux à ses côtés. L'époux s'est évadé en se sacrifiant à nettoyer les salles de bain aux mosquées des quartiers populaires, dans l'espoir de briser son orgueil et de se présenter à son Seigneur comme un fidèle modeste méritant la miséricorde divine. Les invocations, les versets et les hadiths qu'il connaissait par cœur, n'ont pas réussi à apaiser son cœur déchiré de douleur pour son fils. C'est ainsi qu'Umayma donne l'image d'une épouse ébranlée par l'absence de son époux, ce « nouveau-riche » devenant célèbre et réputé, alors qu'il manque à ses devoirs familiaux.

Quant au second couple, celui de Yehia et Maryline, il représente un cas totalement différent. Au cœur du déluge, on découvre, dans les plis du dialogue, que Maryline vient d'apprendre qu'elle a un cancer. Dans la cuisine, en préparant la limonade à l'invité, elle l'annonce calmement à sa fille. Avec un sourire doux et des larmes optimistes, elle demande à sa fille de garder ce secret. Au cours d'une autre scène, alors que le pistolet braqué à sa tête, Yehia dit : « Mimi, j'ai appris le résultat de tes analyses de ton médecin. Tu vas vaincre la maladie ». Donc, le couple connaissait déjà la condition sanitaire de l'épouse. Le calme et la patience révèlent un état de sérénité, de foi et de confiance en soi. L'époux est un intellectuel musulman qui épouse une chrétienne qui accepte l'Autre (religieux), après une douce histoire d'amour. L'essence de la religion est profondément présente dans ce foyer, sans le déclarer par des apparences vestimentaires ou accessoirisées ou superficielles. Confessant une religion différente à celle de son époux et

de sa fille, Maryline renvoie l'image d'une épouse satisfaite, calme, consciente de la solidité de sa famille, capable de gérer la déviation des pensées de sa fille et de protéger son époux même de l'impact des mauvaises nouvelles relatives à sa santé.

En revanche, dans le troisième film, il n'y avait aucun signe religieux dans le foyer de Yehia, le « Businessman ». L'épouse, Randa (rôle joué par Amina Khalil), déployait un effort farouche pour introduire son époux Yehia dans le cercle familial, pour consolider la relation de Yehia avec leur fils et pour protéger sa propre dignité en tant qu'une épouse négligée, toujours vexée par les mots de son mari : « Reste tranquille sur ton nuage rose avec tes accessoires et laisse-moi dans mon monde méchant ! » (خليكي إنت في دنيتك الجميلة وأكسسواراتك، وسيبني أنا في العالم الشرير) (بتاعي). Elle tombe soudainement en coma. Les raisons scientifiques sont inconnues.

A l'hôpital, une inconnue, « El-Sett Roh », fait son apparition. Sans savoir préalable, elle ordonne Yehia : « Vas rendre visite à ceux qui sont fâchés contre toi ! Demande leur pardon ! » (روح زور اللي أنت مزعلهم) ; sachant qu'il venait juste de démolir un mausolée d'un pieux soufi. Pour réconcilier les soufis, il se rend aux mosquées soufies arrivant au mausolée de l'imam Aš-Šafé'i où son itinéraire spirituel débute.

Tout au long du séjour spirituel de Yehia, sa femme était absente, vu sa maladie. Par contre, Yehia s'est trouvé obligé d'être accompagné par son fils que personne ne pouvait garder. Au bout de ce trajet, lorsque Randa retrouve sa conscience, elle trouve un mari attentif, tendre, engagé et un bon père pour leur enfant. Randa concrétise l'antipode

matériel/spirituel de sorte qu'elle donne l'image d'une épouse à laquelle le matérialisme n'ajoutait pas de bonheur, l'image d'un corps démuné d'une âme. Après le séjour spirituel, vers la fin du film, Randa reçoit pour la première fois, un câlin doux de son mari. Les spiritualités ont soufflé l'âme à son mariage agonisant, sans des leçons dictées ou récitées par des porte-paroles. C'est ainsi que les trois modèles Umayma, Maryline, Randa dévoilent une face cachée de l'image de leurs époux, de même l'impact des valeurs religieuses sur leurs foyers.

Par ailleurs, si nous qualifions la famille d'unité nodale de la société, l'enfant sera au sommet de cette hiérarchie annonçant l'extension de la famille et l'avenir de la société. Dans le cas de Hatem, son fils est tombé dans la piscine alors qu'il prenait des photos avec ses fans et les yeux de sa femme Umayma étaient accrochés sur lui par jalousie. Dès lors, Omar, leur fils a perdu sa mémoire, oublié ses parents, quitté son pays à la recherche d'un remède. Ceci permet de comprendre implicitement que l'avenir d'un tel cheikh est inconnu, perturbé, vidé de son essence. Omar ne retournera aux bras de son père qu'à la finale du film, c'est-à-dire lorsque Hatem réconcilie sa conscience, son attitude, sa parole avec l'essence de la religion qu'il plaide.

A travers le caractère de Farida (22 ans), Ibrahim Issa transmet l'image d'une fille égyptienne née au sein d'une famille cohérente, armée de la science et des connaissances. Bien qu'elle soit diplômée d'une université prestigieuse, chercheuse-doctorante en psychologie, elle ne lit pas. A la première épreuve intellectuelle, Farida est tombée dans les pièges d'un fanatique. Vu le manque de lecture, elle était ensorcelée par sa parole bien organisée,

puisée aux textes religieux. Elle est totalement absente du débat intellectuel entre son prétendant et ses parents durant le dîner malgré sa présence physique. Choqués par sa décision subite de porter le hijab (le voile), ses parents lui demandent si tout d'abord elle avait lu des références religieuses. Sa réponse fut beaucoup plus choquante : « Je ne lis pas en arabe ! ». Bien qu'un bon nombre de livres de son père soient traduits vers l'anglais, elle ne les a pas lus non plus : « pourquoi les lire alors que j'écoute tes discours à la maison tous les jours ? ».

Issa met la main sur le mal des générations juvéniles. Dans plusieurs discours télévisés, Issa a maintes fois répété qu'en Égypte, la majorité cherche le diplôme et non pas la connaissance. Depuis quelques décennies, les résumés des programmes scolaires ont fait apparition, de même les livres de vulgarisation dans tous les domaines. Le manque de lecture est la plus grande cause plaidée par Issa notamment dans *Mawlāna* :

(- هل قرأتم في الدين أم سمعتم عنه؟)

رد حسن:

- من ساعة ما اتولدنا ونحن نسمع الشيوخ في الجوامع وفي التلفزيونات، والمدرسين في المدارس، وأهالينا في البيوت بيتكلموا في الدين.)

« Avez-vous lu des livres religieux ou bien vous vous contentez d'écouter parler de la religion ? »
Hassan réplique : « Dès la naissance, nous écoutons les cheikhs aux mosquées, aux télés... Aussi, les maîtres aux écoles, les parents à la maison, tous parlent de la religion »

Telles sont les ressources des jeunes générations dont les plus curieux s'adonnent aux pages publiées sur Internet. Une jeunesse qui ne lit pas, tombera un jour ou l'autre dans les pièges fanatiques. En ce qui concerne Farida, seul le lien familial solide fondé sur les valeurs du dialogue, de la liberté de pensée et des vraies connaissances, lui a sauvé la vie.

Quant à Yassine, le fils de Yeħia, il a eu la chance d'accompagner son père durant son itinéraire spirituel, malgré son jeune âge. Ils se rendent aux mausolées des soufis, cherchent ensemble à exaucer les vœux envoyés dans des lettres à l'imam Aš-Šafé'i. Yassine frappe la porte du Ciel, lit les textes religieux, fait ses premiers pas dans le monde des Soufis en même temps que son père. Au bout de ce trajet, la relation père-fils s'est renouée, Randa retrouve sa famille en retrouvant sa conscience, grâce à Saħeb al-Maqâm.

Ainsi, l'analyse des images du « représentant de la religion », de « l'épouse » et de « l'enfant », permet au spectateur de décoder le processus de la création de l'auteur et de la perpétuation du rôle de la religion dans la réforme sociale selon la perspective de l'écrivain, arrivant enfin à sa formule pour le renouvellement du discours religieux. Entre les lignes de cette analyse, nous pouvons dégager quelques éléments constitutifs de ce que l'auteur désigne par renouvellement du discours religieux, au moins dans le contexte socio-culturel égyptien.

Les éléments constitutifs du renouvellement du discours religieux :

Loin des théories philosophiques ou religieuses spécialisées, sans prise de position, nous exposons les grands titres présentés par l'écrivain. En étudiant les trois films d'Ibrahim Issa, quelques thèmes religieux controversés apparaissent inévitables ou répétés. Au cours de sa première expérience cinématographique, *Mawlāna*, Ibrahim Issa expose ses idées réformatrices au cœur d'une histoire romanesque soulignant la différence entre la religion institutionnelle et la religion patriarcale ; c'est-à-dire le discours religieux sollicité par les autorités officielles de l'Etat évitant toute source de discordance et de controverse et le discours religieux des Ulémas visant l'intégrité scientifique, la méthodologie de recherche et l'analyse des théories religieuses. Pour ce, l'auteur engage des thèmes religieux dans l'intrigue de son histoire exposant ainsi les questions religieuses dans l'action. Ensuite, au cours de sa deuxième expérience cinématographique, l'auteur ne rédige pas de roman, il se libère des moules romanesques, se satisfait d'un scénario dense où il intensifie son discours réformateur comptant surtout sur la parole et la raison. L'action, l'histoire, l'intrigue et les éléments romanesques se rétrécissent en faveur du dialogue. Dans ce film, *Al-Dayf*, presque les mêmes idées seront discutées mais par une technique de dialogue que nous qualifions de directe, présentée sous forme de question-réponse. On est en présence d'un débat intellectuel confrontant face-à-face les partisans des deux courants de pensées opposés. Dans *Sahib Al-Maqam*, la confrontation intellectuelle disparaît en faveur d'un procédé argumentatif de la valeur essentielle des religions.

a- Accusation d'autrui de mécréance (dit en arabe *At-Takfir*) : Cette question est suscitée dans les deux premiers films *Mawlāna* et *Al-Dayf*. Dans le contexte de la conversion de Hasan vers le christianisme, la question de *takfir* a entraîné celle de la peine d'apostasie (Ḥadd al-Ridda حد الردة). Alors que dans *Al-Dayf*, cette affaire serait la vraie raison qui suscite la colère et la critique du héros Dr. Yehia contre les fondamentalistes :

- يا پاپي ما تعبتش؟
- بصراحة... تعبت!
- طيب وإيه بقه؟ ما حسيتش إن مفيش فايدة؟
- بصراحة... حسيت.
- طيب إيه بقه؟ مش تهدي وتروّق وتعيش شبابك؟
- أعيش إيه... إنتِ عارفة ابن تيمية...؟
- يا دي ابن تيمية! بقول لك تهدي وتروّق... ماله ابن تيمية؟!
- ابن تيمية، شيوخ عصره وصفوه بأنه كَفَر الطير في الشجر يا سلام ... بعد ابن تيمية، مش بيكفروا الطير، دول بيكفروا الشجر نفسه (...) دول بيكفروا العيشة نفسها! أعيش فين يعني؟
- Papounet, tu ne t'es pas lassé ?
- Franchement, ... je me suis lassé !
- Et alors ? Tu ne te sens pas découragé ?
- Franchement, ... je le sens !
- Et alors ? Ne vaut-il pas mieux te relaxer, te détendre et vivre ta vie ?
- Vivre quoi ? ... Tu connais Ibn Taymiyya ?
- Encore Ibn Taymiyya ! Je te demande de te relaxer et de te détendre, tu me parles d'Ibn Taymiyya ?! Qu'est-ce qu'il a Ibn Taymiyya ?!
- Ibn Taymiya a été condamné par les cheikhs de son époque pour avoir accusé les oiseaux sur les arbres de mécréance ... Oh là là... Après Ibn Taymiyya, on n'accuse pas seulement les oiseaux de mécréance, mais les arbres. La vie elle-même

est devenue une mécréance ! Où est-ce que je peux vivre alors ?!

Certains ulémas reconnaissent la punition d'apostasie, d'autres non. S'accorder le droit d'accuser autrui de mécréance, c'est permettre aux fanatiques terroristes de tuer. De peur de subir une peine d'apostasie, la liberté de pensée et la liberté de l'expression sont censurées. Par conséquent, tout effort de renouvellement du discours religieux sera avorté. Dans *Al-Dayf*, Dr. Yeḥia rappelle le sort d'Ibn Sina (Avicenne), d'Ibn Ḥayyan, d'Ibn Rochd (Averroès) vis-à-vis de la position des Oulémas de leurs époques s'opposant à leurs idées réformatrices.

b- La législation islamique (la Charia) : Selon *Le Larousse*, il s'agit de la « *Loi canonique islamique régissant la vie religieuse, politique, sociale et individuelle, appliquée de manière stricte dans certains États musulmans* »⁹. Elle s'est progressivement élaborée à partir du Coran et de la vie du prophète Mohamed et celle de ses Compagnons. Ceci veut dire que les conditions et les situations qui changent selon les lois de la vie peuvent engendrer des lois nouvelles ou différentes de celles mentionnées dans la littérature religieuse ; ce qui donne lieu au rôle de la raison humaine, *l'ijtihad*. Enfin, il sera à chacun de raisonner sa propre situation sans céder à une opinion particulière. Issa insiste à faire la différence entre les traditions populaires qui régissent les sociétés, donc à chacune ses conditions particulières et entre les lois religieuses mentionnées dans le texte sacré.

⁹ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/charia/14756>, consulté le 2 décembre 2020.

c- Le Califat (الخلافة) : Il s'agit d'un concept humain qui n'a pas été dicté par le Coran ni par le Hadith. Pour Ibrahim Issa, ce concept ne reflète qu'un désir politique de gouverner. Il invite à réviser l'histoire de l'évolution du Califat, sans oublier que cette question était à l'origine de la division des partisans de l'Islam en dissidents sunnisme, chiisme, kharijisme,... etc. ; comme le déclare Dr. Yehia à son invité et Mawlāna Ḥatem aux jeunes gens convertis.

d- La sacralisation des exégèses du Hadith (تفديس كتب تفسير الحديث) : En se servant du dialogue effectué entre le cheikh Ḥatem et son admiratrice Nachwa, aussi effectué entre Dr. Yehia et Usama, l'auteur invite son auditoire à « raisonner » le texte produit par les Humains et le comparer à l'essence du texte sacré du Coran. Cette question ouvre les portes devant les différentes écoles religieuses, aussi à mettre en question les théories et la méthodologie du *matn* (la teneur du contenu) et *sanad* (chaînes des Garants).

e- L'Histoire des Musulmans : Surtout dans *Mawlāna*, ensuite dans *Al-Dayf*, l'auteur effleure ce sujet en évoquant les anecdotes et les incidents des Compagnons du Prophète Mohamed. Tout d'abord, il souligne la différence entre l'Histoire de l'Islam et celle des Musulmans. Il va sans dire que l'Islam est une religion céleste, alors que l'Histoire des Musulmans n'est qu'une partie de l'Histoire Humaine universelle avec ses années glorieuses et ses incidents de décadence, ses qualités et ses défauts. Ainsi faut-il s'ouvrir à toutes les théories scientifiques de l'Histoire, sans censure autoritaire, à condition de se référer à une méthodologie reconnue par les spécialistes de ce domaine de recherche.

f- La religion et la religiosité : L'écrivain insiste dans chacun de ses films de tracer une limite tangible entre la religion et la religiosité. Dans *Mawlāna*, il présente des personnages à double-faces : une face qui expédie la religion et une autre qui ne reflète que la religiosité. Selon son épouse, Ḥatem prône à la télévision ce qu'il n'applique pas en réalité, d'ailleurs, parfois, il contredit ce qu'il conseille. Umayma, l'épouse elle-même, profite de son statut de femme d'un cheikh pour faire un grand commerce et non pas pour corriger son caractère ou réformer sa société. Ḥasan se convertit au christianisme non pas par une foi profonde mais pour protester contre sa famille puissante ; or risquant un danger il se protège par le nom de sa famille.

Dans *Al-Dayf*, le couple de Yeḥia et Maryline, au contraire, n'accorde aucune importance aux signes de religiosité, la barbe, le port du voile ou de la croix. Toutefois, ils pratiquent la religion, chacun selon sa propre confession. Dr. Yeḥia incite ses gardiens à faire la prière avec lui, Maryline fréquente les églises. Les psaumes chrétiens de Fairouz et les cantillations coraniques d'Om-Kalthoum sont écoutés dans leur foyer.

Dans *Saḥeb el-Maqam*, les rites religieux sont totalement absents. Yeḥia ne rend visite aux mosquées que pour faire taire son entourage, autrement dit, pour obéir, sans conviction, aux conseils de Sett-Rouḥ et à ceux de son assistant personnel Ḥakim. Dans les deux premiers films, *Mawlāna* et *Al-Dayf*, Issa confronte la religion institutionnelle sollicitée par l'Etat, à la religion patriarcale puisée au patrimoine théorique figé. En revanche, dans *Saḥeb El-Maqam*, l'auteur attire l'attention de son spectateur vers un autre domaine de pensée religieuse : les valeurs essentielles des Messages célestes exprimées par

les actes de bonté spontanés des classes populaires. Issa donne à cette idée le terme de "religiosité populaire", mentionné à plusieurs reprises dans ses discours télévisés.

Le rôle de la religiosité populaire dans le renouvellement du discours religieux :

Rappelons les idées d'Edward Tylor qui, en fonction des religions, et à la lumière des pensées évolutionnistes, établit une classification des sociétés. Alors que les sociétés primitives occupent la première classe avec leurs pratiques magiques, les sociétés religieuses, pratiquantes occupent la deuxième classe, jouissant d'une religion institutionnalisée, tandis que la plus haute classe revient aux sociétés où la science et la rationalité cartésienne dominant. Le doute est le premier pas à prendre à la recherche de la Vérité.

« [Rappelle-toi] lorsqu'Abraham dit : « Seigneur, montre-moi comment Tu ressuscites les morts. » Il lui fut dit : « N'y croirais-tu pas ? » « Mais si ! dit Abraham, je veux seulement en avoir le cœur net. » (Sourate Al-Baqarah, verset 260).¹⁰

A ce stade, Ibrahim Issa rappelle que les religions célestes notamment l'Islam acceptent le « doute », ou plutôt invitent les croyants à raisonner. Dans *Mawlāna*, il rapporte deux versions du hadith prophétique, citées dans le recueil d'Al-Bûkhari (n° 4372 et n° 3371), rapportant que le père des prophètes Ibrahim en était le premier à douter entre autres prophètes et messagers. Comme si

¹⁰ Sourate Al-Baqarah, verset 260, *Le Noble Coran et la traduction en langue française de ses sens*, Complexe Roi FAHD pour l'impression du Noble Coran, 1427 H, p. 44.

l'auteur jetait la lumière sur les graines « cartésiennes » du rationalisme en Islam.

"إن رسول الله صلى الله عليه وسلم قال: "نحن أحق بالشك من إبراهيم إذ قال: " رَبِّ أَرِنِي كَيْفَ تُحْيِي الْمَوْتَىٰ " قَالَهُ أَوَلَمْ تُؤْمِنْ قَالَتْ بَلَىٰ وَلَكِنْ لِّيَطْمَئِنَّ قَلْبِي " ويرحم الله لوطًا، لقد كان يأوى إلى ركن رشيد. ولو لبثت في السجن طول ما لبث يوسف، لأجبت الداعي".

Le prophète d'Allah, bénédiction d'Allah soit sur lui, dit : « *Nous avons le droit d'avoir le doute plus qu'Abraham lorsqu'il dit : « Seigneur ! Montre-moi comment Tu ressuscites les morts* », Allah dit « Seigneur, montre-moi comment Tu ressuscites les morts. » Il lui fut dit : « N'y croirais-tu pas ? » « Mais si ! dit Abraham, je veux seulement en avoir le cœur net. ». *Que la miséricorde d'Allah soit sur Lôt qui sollicitait un appui solide ! En plus, si je restais en prison autant que Joseph, je résignerais à l'appel (de mécréance) !* »¹¹

Malgré l'évolution de la pensée humaine, depuis la montée du matérialisme au XIXème siècle, arrivant au Post-modernisme, l'homme du XXIème siècle « maintient un ample fonds de mythes camouflés et de rites dégénérés »¹², pour investir la religion dans son monde moderne. Selon cette évolution de pensée, nous tentons de comprendre la place qu'occupe *Sahib Al-Maqam* dans cette hiérarchie conceptuelle de la trilogie d'Ibrahim Issa.

Issa évoque cette idée de "religiosité populaire" dans le cadre de la tradition égyptienne de rendre visite aux mausolées des bien-aimés d'Allah. Dans *Sahib Al-Maqam*, l'assistant de Yehia (Halim) a eu recours aux fanatiques

¹¹ Traduction personnelle.

¹² Mircea Eliade, *Le Sacré et le Profane*, Éditions Gallimard, Paris 1965, p. 205.

religieux pour diffamer le feu cheikh soufi, enterré sous ce maqam, entravant la construction du nouveau quartier luxueux. En revanche, les événements de l'histoire obligent Yehia de se conformer aux pratiques soufies, de visiter les mausolées soufis dans l'espoir que sa femme Randa sorte du coma. En fin de compte, l'expérience spirituelle de Yehia prouve que le mythe enseigne à l'homme moderne, les récits primordiaux qui avaient constitué la conscience collective de sa société.

Il est à noter que le concept des *maqams* précède l'avènement de l'Islam en Égypte. Nous soutenons l'avis prévoyant que la visite des *maqams* revient à un mythe originaire de la civilisation égyptienne antique.¹³ Le mythe de la trinité Isis-Osiris-Horus peut être considéré comme la « fable explicative », selon l'expression de P. Brunel.¹⁴ Tant que « le mythe est l'ensemble des transformations subies par un scénario d'ordre esthétique ou relevant d'un

¹³ Depuis le meurtre d'Osiris par les mains de son frère Seth pour s'emparer du trône de l'Égypte, Isis est à la recherche des lambeaux de son mari dispersés dans toutes les villes égyptiennes. Selon la légende antique, Isis a trouvé la tête dans la ville d'Abydos, c'est pourquoi elle devient la ville la plus sainte, le point de mire des pèlerins égyptiens antiques. Tel est le premier maqam visité par les Égyptiens. Dorénavant, Osiris représente la cause à défendre, Horus, le fils d'Isis et d'Osiris, sera le défenseur de la cause, symbole du Bien, Seth symbolise l'agresseur ou le Mal, et Isis symbolise la femme protectrice de la cause. Dès lors, la momification et la résurrection sont attribuées à Isis, alors qu'Osiris devient la divinité du monde des Morts. Ainsi, les Égyptiens ont connu la conception du jugement. Selon les croyances égyptiennes antiques, Osiris serait à la tête du tribunal du jugement devant lequel le défunt doit se présenter avant d'accéder au paradis d'Iarou ou être dévoré par le monstre à tête de crocodile *Ham-Ham*.

¹⁴ Pierre Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris : Éditions du Rocher, 1988, p. 7.

certain imaginaire différent de celui du mythe dans les versions antérieures dont l'écrivain dispose », les penseurs égyptiens, tels Naguib Mahfouz et Gamal al-Ghitani suggèrent que le mythe antique a frayé la voie devant les religions célestes, surtout en ce qui concerne le tribunal du jugement ou aussi la trinité.

Il va sans dire qu'en Islam, il n'existe pas de trinité. Cependant, en conséquence de la bataille de Karbala, le meurtre de l'imam Al-Husayn ressuscita la légende antique dans l'esprit des Égyptiens. Zaynab la petite fille du prophète, protégeant le fils de son frère, se réfugiant en Égypte pour échapper à la rage de Yazid Ier, serait aux yeux des Égyptiens une autre version d'Isis ou aussi une autre Vierge-Marie. Al-Husayn serait par la suite une silhouette d'Osiris. Dans l'imaginaire populaire, le mythe antique du tribunal du jugement, constitué principalement par la trinité Isis-Osiris-Horus, serait substitué par le *Divan (al-Diwan)*. L'idée évolue uniquement dans l'imaginaire populaire, sans appartenir au registre religieux. Zaynab serait à la tête du divan, ses frères Al-Ḥusayn et Al-Ḥasan seraient les membres de la droite et de la gauche. Par ailleurs, Mâat personnifiant la divinité de la justice dans le tribunal du jugement, chez les Anciens Égyptiens, serait substituée dans le divan, par l'imam Aš-Šafé'i¹⁵. Ainsi dans les quartiers populaires en Égypte, en cas d'injustice, l'opprimé pense parfois à envoyer une lettre à Qadi al-Šari'a l'imam Aš-Šafé'i قاضي الشريعة .

En dialecte égyptien, le mot *maqam*, vient du verbe *aqam*, qui veut dire résider : *maqam*, *aqam*, *yûqim*, ce qui

¹⁵ Juriste, poète et savant musulman, fondateur de l'école Šafé'ite, une des quatre grandes écoles les plus reconnues en jurisprudence islamique, l'imam Aš-Šafé'i a vécu et décédé en Égypte.

reflète un sens d'une vie animée qui contredit le sens inerte de la mort. Ainsi, l'importance du mausolée provient donc de la valeur de son occupant. Les gens en Égypte ne trouvent pas d'inconvénient de rendre visite à un mausolée d'une croyance différente à la leur : Dans *Sahib el-Maqam*, Yehia accompagne son ami chrétien, Georges, pour allumer une bougie dans une église. Cette rencontre entre cultures, égyptienne antique, copte et musulmane, « pourrait constituer le point de départ d'un nouvel humanisme à l'échelle mondiale »¹⁶. D'autant plus, la présence d'un saint ou d'un bien-aimé d'Allah (dit en arabe *wali*) dans le mausolée n'est pas obligatoire. En d'autres termes, il se peut que le mausolée soit symbolique ne renfermant aucunement de restes humains. Il est très fréquent de trouver en Égypte deux mausolées portant le même nom d'une même notoriété : un symbolique et un autre réel, comme ceux de *Dul-Nûn al-Misri* situés respectivement en Haute-Égypte et au Caire. Cette conception acquitte l'esprit égyptien de tout acte de mécréance ou de polythéisme. Le visiteur ne s'adresse donc pas à l'occupant de la tombe, mais il sollicite son intercession auprès de Dieu. D'où vient, d'après nous, le mot « *madad* » qui peut être traduit par « au secours », énoncé par l'affligé en cas d'épreuve. Nous ne connaissons ce mot que chez les Égyptiens. Dans *Sahib el-Maqam*, el-Sett Rouh ne cesse pas de répéter ce mot et finit par dire :

"مدد يا باب الرسول، يا باب القبول"

« Ô la porte du Prophète ! Ô la porte d'acceptation ! ». Ce qui veut dire que l'on sollicite la valeur symbolique et non

¹⁶ Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, « Les Essais », 1957 ; rééd. « Idées », 1972, p. 245.

pas l'objet ni la personne. Rappelons la réponse de Sett-Rouḥ, dans *Sahib el-Maqam*, à l'interrogation de Yeḥia lorsqu'il a trouvé des lettres *blanches* adressées à l'imam Aš-Šafé'i, ne contenant pas de demandes précises. A cette question, el-Sett Rouḥ lui répond :

"ما هو عارف إن ربنا عارف، والعارف لا يُعرف"

« C'est parce qu'il sait que le Destinataire sait tout ! Donc le Savant n'a pas besoin d'explications ».

Une telle explication purifie l'esprit des destinataires de toute accusation de mécréance. En manque de solutions terrestres, l'esprit populaire implore l'équité du Ciel auprès des mausolées des Saints et des bien-aimés d'Allah. Les lettres adressées au Ciel n'est pas une invention musulmane : les lettres trouvées dans l'église de Saint-Georges dans le quartier copte du Caire, ou aussi celles insérées par les Juifs dans le mur d'al-Boraq qu'ils appellent "mur de lamentation" à Jérusalem, en sont la preuve. Donc, cette logique spirituelle, toutefois accusée par les fondamentalistes, trouve ses racines dans les couches profondes de l'idéologie égyptienne héritée du patrimoine archaïque qui a évolué avec les religions postérieures, car dans ce contexte, « *le mythe n'est pas matière à interprétation mais objet de réminiscence* »¹⁷.

Conclusion :

L'écrivain plaide dans les trois films la liberté de pensée et d'expression qui présente, comme il paraît, le point de départ pour le renouvellement du discours religieux. Selon l'écrivain, de son point de vue, il faut

¹⁷ Jean-Louis Backès, *Le mythe d'Hélène*, Adosa, 1984.

distinguer entre la religion (la parole de Dieu et la Sunna de Son prophète) et la religiosité (la parole et les actes humains), avant de discuter les grandes questions religieuses controversées. Ainsi, la religiosité se métamorphose et évolue dépendamment des conditions humaines. De cet élan, la liberté de l'expression et de la pensée est indispensable. Cependant, il va sans dire que toute liberté a une limite. Nous trouvons que les limites de la question du renouvellement du discours religieux, sont bien précisées dans la déclaration de clôture de la "Conférence internationale d'Al-Azhar sur le renouvellement de la pensée islamique" pour l'année 2020, comme suit : « *Les textes islamiques authentifiés et clairs ne sont soumis à aucun renouvellement. Cependant, les textes islamiques spéculatifs dont le sens n'est pas certain sont soumis à un raisonnement juridique. Les fatwas basées sur de tels textes spéculatifs varient en fonction du lieu, de l'époque et des coutumes des gens, à condition que le renouvellement appliqué à ces textes soit conforme aux objectifs fondamentaux de la Chari'ah, à ses règles générales et aux intérêts publics* »¹⁸. Tel est l'avis que nous adoptons, ainsi qu'une majorité de chercheurs académiques.

Dans Mawlāna et Al-Dayf, l'auteur insiste clairement qu'après l'ère des prophètes, le désaccord religieux provient des raisons politiques. Conformément à la parole d'el-Cheikh Ahmed el-Tayeb, le grand imam d'Al-Azhar, au cours de la "Conférence internationale d'Al-Azhar sur le renouvellement de la pensée islamique" pour l'année 2020, ladite parole diffusée par les mass-médias occidentaux : « *Le désaccord aujourd'hui est d'origine*

¹⁸ https://www.azhar.eg/files/renovation-islamic-thought/last_word.htm

politique et ne concerne pas l'héritage religieux »¹⁹. Lorsqu' on dit que « *l'homme est un animal social* », il faudra que la religion garantisse la paix à la vie en société, loin d'être un lieu de discordance. Dans ce monde post-moderne, le discours religieux est censé développer les réflexions concernant le « bonheur social » basé sur les droits de l'Homme, de citoyenneté et de solidarité sociale, comme Issa le suggère dans son dernier film *Sahib El-Maqam*. Ce renouvellement ne sera crédible que s'il émane de l'institution d'al-Azhar. Ce dernier était toujours un minaret d'illumination non seulement en Egypte mais dans le monde islamique, depuis l'époque de cheikh Rifa'a al-Tahtaoui et cheikh Mohamed Abdo. A cet égard, à l'occasion du renouvellement d'al-Azhar en 1924, le grand poète égyptien Ahmed Chaouqi qualifia les oulémas d'al-Azhar de crédibles, puisqu'ils ne suivent pas les pas des « bandes » qui détruisent tout ce qui est antique, sous le prétexte du renouvellement :

لا تَحْدُ حَذْوَ عِصَابَةٍ مَفْتُونَةٍ

"يَجِدُونَ كُلَّ قَدِيمٍ شَيْءٍ مُنْكَرًا"

Afin de répondre aux appels au renouvellement, il est temps de réviser le discours religieux afin d'adapter la pensée religieuse aux nouvelles demandes sociales ; mais sans négliger l'héritage, comme l'a indiqué Son Éminence, le Grand Imam, Cheikh Ahmed Al-Tayyib, déclarant : « *Négliger l'ensemble de l'héritage n'est point un renouvellement, mais plutôt un manque de vigilance* »²⁰. L'Égyptien, comme tout autre Homme, « *veut être heureux,*

¹⁹ <https://www.skynewsarabia.com/middle-east/1316512>, site officiel de "Sky News Arabia".

²⁰ Ibid.

et ne veut être qu'heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être ». Dans ce contexte, Ibrahim Issa cherche, peut-être, à participer à la réalisation de ce bonheur humain sollicité, mais sous forme d'un produit accumulé d'une réaction cinématographique catalysée au cours des trois films consécutifs et complémentaires. Le cinéma égyptien qui a réussi à rendre la vie du citoyen meilleure par des films comme *Ga'alouni Mogrman*, *Kelmit Šaraf* et *Oridou Hallane*, serait-il capable de renouveler le discours religieux ? Une telle question cherche encore une réponse.

BIBLIOGRAPHIE :

Ahmed Ali (Magdi) (réalisateur), *Mawlāna*, Adl Group, 130 minutes, 2017.

Al-Adl (Mohamed) (réalisateur), *Saḥib al-Maqam*, al-Sobky, 111 minutes, 2020.

Al-Bagoury (Hadi) (réalisateur), *al-Dayf*, I Productions, 99 minutes, 2019.

Backès (Jean-Louis), *Le mythe d'Hélène*, Adosa, 1984.

Blaise (Pascal), *Pensées*, Paris, Le Livre de Poche, 2000

Boulad-Ayoub (Josiane), *Mimes et parades. L'activité symbolique dans la vie sociale*, L'Harmattan, Paris, 1995

Boustani (Sobhi). "Médias, religion et écriture romanesque dans le roman arabe moderne". Roger Allen; Gonzalo Fernández Parrilla; Francisco M. Rodríguez Sierra; Tetz Rooke. *New Geographies : Texts and Contexts in Modern*

Arabic Literature, UAM Ediciones, 2018, Colección Estudios, 9788483446201. fahal-02148312f

Brunel (Pierre) (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Editions du Rocher, 1988.

Eliade (Mircea), *Le Sacré et le Profane*, Éditions Gallimard, Paris 1965.

Eliade (Mircea), *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, « Les Essais », 1957 ; rééd. « Idées », 1972

Fournier (Phi Nga) (2010). “La stéréotypie, un avatar de communication incontournable dans l’enseignement - apprentissage d’une langue-culture étrangère. Essai de mise au point conceptuelle”. *Synergies Pays riverains du Mékong*, no.2

Issa (Ibrahim), *Mawlāna*, le Caire, éd. El-Karma lil-Našr wal-Taouzi’e, 2014.

Le Noble Coran et la traduction en langue française de ses sens, Complexe Roi FAHD pour l’impression du Noble Coran, 1427 H

Montesquieu, *Les lettres persanes*, 1721.

